

Jeanne-Marie Leprince de Beaumont  
et son mode d'enseignement pour jeunes filles nobles  
dans les *Magasin des Enfants* et  
*Magasin des Adolescentes*

Kirsten Goossens

Université de Gand

Université Paul-Valéry Montpellier

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, et même au cours des siècles précédents, être qualifiée de « femme savante » n'était pas flatteur. Si, pour un homme, l'adjectif « savant » présentait plutôt une qualité, pour la femme, cela signifiait exactement le contraire.

La femme savante est considérée, en premier lieu par les hommes, comme un être dénaturé : « Une femme sage, une femme savante me paroissent des caractères forcés qui blessaient la nature. » (Prévost, p.5) Il est parfaitement

anormal et inutile que le sexe faible soit savant. Voilà pourquoi on attache une signification péjorative à l'adjectif « savant » dès qu'il se voit rattaché au nom « femme » (Baider, p. 81). En même temps, certains membres de la gent masculine rajoutent que, pour la femme, le savoir et la beauté sont deux concepts incompatibles. « Une femme savante, ou seulement pensante, est toujours laide, je vous en avertis sérieusement, et surtout une femme-auteur. » (Rétif de la Bretonne, p. 88)

Force est donc de constater que les appellations « savante » et « intellectuelle » n'avaient pas à l'époque des Lumières le sens que nous leur connaissons aujourd'hui.

Comment faut-il définir la femme « intellectuelle » au siècle des Lumières? Quel personnage cache-t-il, au XVIII<sup>e</sup> siècle, derrière les qualifications suivantes : « femme d'esprit », « femme savante », « femme docte », « femme de lettres », « sage » ou encore « précieuse »? Le « sexe fort », mis à part quelques exceptions, dira qu'une femme « intellectuelle » n'existe pas, vu qu'elle ne dispose jamais d'un niveau de connaissances similaire à celui d'un homme qualifié d'« intellectuel » :

[...] elles peuvent être intellectuellement *complémentaires* mais l'indifférenciation sexuelle de la pensée – prônée au XVII<sup>e</sup> siècle – mène à une réduction ordinaire du savoir car la « nature » des femmes, instable et inconstante, le « dénature ». Le commerce des femmes ne mène qu'à une vulgarisation des connaissances et à l'énonciation de concepts « généraux » et « vagues ». On sait assez à quel point ces arguments furent repris et comme ils prévalurent pendant les siècles qui suivirent. (Haase Dubosc, p. 14)

Les hommes semblent attachés à la figure de la « femme du monde » qui se voit certes dotée d'un esprit naturel (autrement dit, un esprit non « souillé » par une instruction prétendue

masculine ou par la lecture d'ouvrages scientifiques), dont elle ne se vante pas :

La modestie, qualité féminine par excellence, est une attitude *obligée* afin de faire accepter son statut d'intellectuelle par la société, peut-être même afin de s'accepter soi-même. (Haase Dubosc, p. 15)

Avec la modestie « obligatoire » vient donc également la défense de publier, car si une minorité d'hommes parviennent à accepter que la femme s'instruise et acquière une certaine connaissance, il est impossible pour lui d'envisager que celle-ci se lance dans la production d'ouvrages (scientifiques). Voici ce que nous en dit Sapho, alias Madeleine de Scudéry :

[...] les hommes ne veulent pas laisser les femmes avoir accès au statut d'intellectuelles : si certains « consentent que les femmes emploient leur esprit à la connaissance des belles-lettres », ce sera « pourvu qu'elles ne se mêlent pas de composer elles-mêmes des ouvrages » (Haase Dubosc, p. 6).

Autrement dit :

certains hommes veulent que les femmes restent ignorantes, d'autres pensent qu'il serait bon que les femmes aient des connaissances pour pouvoir tenir leur rôle civilisateur dans la nouvelle conception de la sociabilité mondaine, mais peu d'entre eux acceptent qu'elles composent elles-mêmes des ouvrages (Haase Dubosc, p. 7).

Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, la satire représentant des femmes se ridiculisant par leur soif de savoir ou par leur indiscretion face aux savoirs acquis est omniprésente dans les œuvres littéraires et théâtrales, comme dans les comédies de Molière, dont *Les Précieuses ridicules*, *L'École des femmes* ou encore *Les Femmes savantes*. Il est évident que le sexe fort met tout en œuvre pour que la femme ambitieuse, désireuse de savoir, soit découragée de poursuivre sa quête. Les hommes non seulement

essaient de lui restreindre les savoirs à acquérir, les matières à étudier, mais vont même jusqu'à ridiculiser, voire insulter, celles qui arrivent à un certain niveau de savoir. De là découle que peu de femmes se voient ou se présentent comme étant savantes à l'époque qui nous occupe.

### ***L'éducation des filles au XVIII<sup>e</sup> siècle***

Christine de Pisan protestait déjà au XV<sup>e</sup> siècle contre l'ignorance dans laquelle les hommes maintenaient « le beau sexe » en prétendant que

[s]i la coustume estait de mettre les petites filles à l'école et que communément on les fist apprendre les sciences comme on fait aux filz, [...] elles apprendroient aussi parfaitement et entendoient les stubtilitez de tous les arz et sciences, comme ils font. (Lazard, p. 102)

Même si la question sur une éventuelle éducation des filles commence à se poser dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle par, entre autres, le *Traité de l'Education des Filles* (1689) de Fénelon, la véritable explosion des écrits pédagogiques n'a lieu qu'à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette période voit naître une multitude de traités d'éducation destinés aux garçons, ce qui a engendré des questions sur une éventuelle instruction des filles. La réflexion sur cette question relève

[...] d'une préoccupation beaucoup plus large, celle d'une nouvelle définition du rôle de la famille dans la vie sociale, qui s'accompagne d'une revalorisation de l'institution matrimoniale. (Lazard, p. 103)

L'éducation destinée aux demoiselles s'inscrit dès lors dans l'objectif de préparer les jeunes filles à leur futur rôle d'épouse et de mère :

[...] la France pré-révolutionnaire, considérant que le bonheur de la famille (dont la femme est l'artisan) fait aussi celui de l'État, insiste sur la nécessité d'un perfectionnement de l'éducation de la femme afin qu'exerçant une influence morale positive sur son mari et ses enfants, elle contribue par là à la régénération de l'État. (Geffriaud Rosso, p. 9)

Il ne s'agit donc pas de donner « au sexe faible » la même éducation que celle dont profitent les hommes. Le savoir transmis aux filles se voit minutieusement filtré par les hommes, qui ne leur proposent que l'apprentissage de « la science du ménage » comme l'a avancé Montaigne.

L'égalité d'instruction entre les deux sexes est loin d'être un fait accompli. Néanmoins, nous constatons ceci :

à côté des livres pour les jeunes gens ou à l'usage des deux sexes commencent à se multiplier des titres pour les jeunes demoiselles<sup>1</sup>. Entre 1750 et 1789, ils doublent d'importance, passant approximativement d'un douzième à un sixième de l'ensemble du corpus<sup>2</sup>. [...] Entre 1820 et 1830, le nombre des ouvrages destinés aux demoiselles a décuplé par rapport aux années 1750-1760. Ils représentent toujours près d'un sixième de l'ensemble de la littérature de jeunesse. (Havelange, p. 367)

car

[a]u XVIII<sup>e</sup> siècle, le goût pour la pédagogie n'a d'égal que celui pour les sciences. Peu à peu s'élaborent, dans les écrits pédagogiques rédigés prioritairement par des ecclésiastiques, mais aussi par des femmes aristocrates, les contours et la portée de ce que pourrait être une véritable éducation féminine. (Pfeiffer, p. 199)

---

<sup>1</sup> « Les titres seuls indiquent le plus souvent l'intention de l'auteur. Dans les autres cas, une préface sans équivoque ou le choix d'héroïnes strictement féminines ont déterminé nos critères de sélection. »

<sup>2</sup> « Ces estimations sont établies à partir de l'état actuel de notre base de données. »

### ***Un aperçu biographique de M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont***

Le 26 avril 1711 est née Marie-Barbe Nicole Leprince, qui se fit vite appeler Jeanne-Marie Leprince à cause de son prénom « ridicule ». La famille bourgeoise aisée des Leprince était dirigée par le père, Jean-Baptiste Nicolas, qui était sculpteur et peintre, et par la mère, Barbe Plantart, qui s'occupait du foyer et de l'éducation de ses enfants. Dès son plus jeune âge, Jeanne-Marie va épauler sa mère dans l'éducation de ses cadets, car elle exprime un goût irrésistible pour l'enseignement et l'instruction.

Malheureusement, la banqueroute de la famille ainsi que la mort soudaine de la mère mettent fin au bonheur et à l'insouciance des enfants Leprince. À l'âge de 14 et de 13 ans, Jeanne-Marie et sa sœur Catherine entrent au couvent d'Ernemont, car leur père, désespéré après la mort de son épouse, ne s'occupe guère de sa progéniture.

M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont a toujours été entourée de femmes instruites dès son plus jeune âge, notamment par sa mère, ensuite par les femmes qui l'ont éduquée dans le couvent, qu'elle appellera l'« académie ». Nous pensons notamment à Madame d'Ambré, une des dirigeantes du couvent, que Jeanne-Marie Leprince de Beaumont définira plus tard, non sans une grande admiration, comme étant « [f]emme par le cœur et homme par l'esprit » (Robain, p. 19). Madame du Plessis Puchot est devenue une tendre amie de Jeanne-Marie Leprince de Beaumont, qui s'inspirait de la grande piété et vertu de cette dame. Elle a sans doute influencé sa jeune amie à rentrer dans le couvent d'Ernemont.

Inspirée par ces deux dames, la jeune Jeanne-Marie se croyait elle aussi vouée à la vie monastique. Elle se démarqua par son zèle et on lui attribua les novices. Pendant trois ans, elle enseigna à ses élèves les rudiments, comme la lecture, l'écriture, les mathématiques et comment bien s'exprimer en public. Son attachement à ses élèves lui posa toutefois problème : elle s'en voulait de ne pas pouvoir assumer son rôle, de se détacher plus vite de ses élèves. C'est alors qu'elle comprit le mauvais chemin qu'elle avait pris. Elle ainsi que sa sœur Catherine quittèrent avec un vif regret le couvent, où elles venaient de passer près de dix ans, pour retourner chez leur père, qui avait alors déménagé à Metz et qui s'était remarié.

Non loin de Metz se trouvait la cour de Lunéville, où la future pédagogue a fini par s'introduire en devenant l'accompagnatrice de la jeune princesse Élisabeth-Thérèse. Lorsque la cour, dirigée par la nièce de Louis XIV, se voit « remplacée » par celle du roi Stanislas, Jeanne-Marie quitte de nouveau une élève aimée. Néanmoins, même sous le règne de ce dernier roi, la jeune pédagogue reste à la cour pour y assurer l'éducation de quelques princes et princesses.

Âgée de trente-deux ans, Jeanne-Marie Leprince se marie avec Antoine Grimard de Beaumont, avec qui elle aura une fille, Élisabeth. Seulement deux ans après son mariage, M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont entame les démarches en vue de l'annulation de son mariage, invoquant « les vices de forme » de son mari.

1745 est l'année de sa première publication, la *Lettre en réponse à l'auteur de l'Année Merveilleuse*, un texte moqueur écrit par l'abbé Coyer. Elle fit paraître en 1748 *Le Triomphe de la Vérité*, un ouvrage condamnant l'athéisme devenu « à la mode » : vrai plaidoyer en faveur de la religion catholique, il a

connu un vif succès. L'année de sa publication marque aussi l'installation de M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont à Londres. Elle y sera pendant des années la gouvernante d'une jeune fille noble, Sophie, qu'elle appellera plus tard « l'enfant de son cœur ».

Durant cette même période, plusieurs ouvrages suivirent dont, en 1757, le *Magasin des Enfants avec ses célèbres contes de fées*. Entre la publication de son *Magasin des Enfants* et le *Magasin des Adolescentes* (1760), elle passe deux années en France. D'après certains, Jeanne-Marie Leprince de Beaumont se serait également mariée en deuxièmes noces avec Thomas Pichon, nommé aussi Tyrell, un Français installé à Londres.

En 1762 a eu lieu le mariage de sa fille Élisabeth avec un gentilhomme et, une année plus tard, la gouvernante part pour Annecy pour ne plus jamais revenir en Angleterre. En France, elle s'occupe de ses terres fraîchement achetées ainsi que de ses petits-enfants, qu'elle adore. En 1780, la pieuse pédagogue rendit son âme; certains disent qu'elle s'éteignit à Avallon, où elle était retournée après son voyage en Espagne; d'autres prétendent qu'elle est décédée à Saint-Denis. Ce qui est certain, c'est que la France a perdu avec elle l'une des plus importantes pédagogues du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>.

Remarquons que M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont n'a pas cessé d'écrire après son départ de Londres en 1763, au contraire. Citons, entre autres, les *Instructions pour les jeunes Dames* (1764), *Mémoires de M<sup>me</sup> de Batteville* (1766), *Le Magasin des pauvres, artisans, domestiques et gens de la campagne* (1768), *Les Américaines, ou la Preuve de la religion chrétienne par les*

---

<sup>3</sup> Voir Picaud : « On l'a surnommée parfois "Rousseau féminin" par son investissement dans le renouveau pédagogique de son temps. »

*lumières nouvelles* (1770), *Contes moraux* (1774), *La Dévotion éclairée, ou Magasin des Dévotes* (1779).

### **M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont, femme savante?**

Le titre de femme de lettres, octroyé naguère à quelques rares privilégiées — et marginales — est revendiqué par un ensemble d'auteures de plus en plus diversifié, par un ensemble d'auteures de plus en plus large. Souci réel du problème pédagogique, plus que jamais à l'ordre du jour? Ou utilisation de cet alibi pour prendre la plume et sortir de l'anonymat? Préoccupation éducative ou ambition littéraire, l'écriture revêt pour certaines, et de manière avouée, une fonction lucrative. Madame Leprince de Beaumont y fait allusion dans le *Magasin des Enfants*<sup>4</sup>. (Defrance, Lopez, Ruggiu, p. 28)

Le titre de femme-auteur engendre-t-il automatiquement celui de « femme savante »? La réponse reste ambiguë, mais force est de reconnaître que ses multiples œuvres littéraires, ses connaissances pédagogiques et son activisme pour l'instruction des filles pourraient faire valoir à M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont le titre de « femme savante ». La « magasinnière » est une fervente militante du droit à l'éducation des jeunes filles, nobles, et sa lutte contre l'ignorance des femmes est connue bien au-delà des frontières françaises<sup>5</sup>.

Même si elle n'entend pas créer des « Encyclopédistes féminins », elle mettra tout en œuvre pour inculquer aux filles

---

<sup>4</sup> *Magasin des enfants*, 1758, « Avertissement », p. XXII.

<sup>5</sup> Voir Robain (p. 42) : « Mais si elle entend d'abord que le cœur et la tête de l'enfant soient bien faits, elle entend également que cette tête soit bien meublée. S'élevant avec force contre l'ignorance dans laquelle trop de jeunes filles sont tenues alors, elle entend leur donner une bonne culture afin qu'elles ne soient pas, un jour, en état d'infériorité auprès d'un mari qui seul aurait le droit de savoir quelque chose. »

l'importance d'un raisonnement par soi-même. Si celles-ci parviennent à bien raisonner, elles seront moins facilement les proies faibles de « mauvaises réflexions » et des « sottises » : « Puisque Dieu nous a donné une raison, il faut nous en servir, & non pas de celle des autres. Ainsi la première disposition pour devenir philosophe, est de ne croire que les choses qui sont conformes à notre raison. » (Leprince de Beaumont, 1847, p. 88-89)

La pédagogue défend l'idée que les deux sexes sont égaux devant l'apprentissage de toutes sortes de matières. Les femmes sont capables d'acquérir autant de connaissances et de savoirs que la gent masculine, pourvue qu'on les instruisse :

Marie : « Mais ma bonne amie, vous avez dit que Juliette allait devenir physicienne; est-ce que les dames doivent savoir cette science? Je croyais qu'il n'y avait que les savants. »

Mademoiselle : « Le mot physique veut dire une science qui apprend à connaître tous les corps. Un physicien est donc un homme qui connaît la nature de l'air, du feu, de l'eau, de la terre; il connaît aussi les corps des hommes et des animaux, les arbres, les plantes, les fleurs, les minéraux et les métaux; et les dames peuvent savoir tout cela. » (Leprince de Beaumont, 1847, p. 216)

Sachant qu'en éduquant ses propres élèves, elle n'atteint qu'un public très restreint, elle publie les différents *Magasins* pour les éducatrices, les gouvernantes, les mères, etc. Elle vise donc, par ses cours, à instruire ses élèves et, par ses écrits, à instruire les futures éducatrices de jeunes filles afin qu'elles puissent poursuivre son travail pédagogique.

Toutefois, si Jeanne-Marie Leprince de Beaumont peut être perçue comme une femme savante grâce à ses connaissances pédagogiques, ses œuvres pédagogiques et littéraires et sa défense d'une instruction pour les filles, elle

l'est moins par les maigres connaissances scientifiques qui sont les siennes. Les savoirs qu'elle maîtrise sont ceux d'une femme qui a été formée dans un couvent. Ce manque d'instruction scientifique se reflète à travers les savoirs qu'elle transmet à ses jeunes élèves. S'il est évident que l'*Ancien* comme le *Nouveau Testaments* sont parfaitement bien connus par la gouvernante, pour ce qui touche aux savoirs plus scientifiques, elle ne connaît que les bases et se déclare « ignorante » lorsque ses élèves lui demandent une explication plus approfondie. Même si nous pouvons admettre que la pédagogue, qui prône la modestie à ses élèves, a « caché » ses propres connaissances en se définissant comme étant une ignorante, il n'en demeure pas moins que la matière la plus enseignée dans ses *Magasins* s'avère la géographie après, bien sûr, les leçons de morale, et non les sciences.

Dans son périodique mensuel, le *Nouveau magasin français* (1750-1751), elle tente de vulgariser la science et autres matières. Pour la rédaction de ces articles scientifiques, elle fait appel aux spécialistes, comme le physicien rouennais Le Cat, le médecin bernois Haller, Voltaire, etc.<sup>6</sup> Cela prouve un réel intérêt et une volonté de la part de la gouvernante de connaître les sciences et l'actualité scientifique. M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont veut mettre à la disposition de ses apprenants des matières qu'elle ne maîtrise pas, mais qui la passionnent. Néanmoins, le choix des sujets et surtout le choix des spécialistes qu'elle fait pour son *Nouveau Magasin français* montrent qu'elle est bel et bien au courant de ce qui se dit et de

---

<sup>6</sup> Voir Artigas-Menant (p. 357) : « La littérature périodique n'est pas faite pour dispenser régulièrement un enseignement méthodique mais pour stimuler le goût de l'instruction par l'imagination. La magasinnière dont Voltaire se riait l'avait bien compris. »

ce qui vit dans le monde scientifique, sans pour autant se sentir capable de divulguer le savoir par elle-même faute d'instruction.

En fait, M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont était, à son époque, une *femme* savante sans néanmoins pouvoir accéder au statut de « savant ».

***M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont et son projet pédagogique : sciences exactes ou religion?***

Son grand principe était d'instruire en amusant, sans contraindre l'enfant, de développer en lui le sens du devoir et le jugement, de lui faire haïr le vice et choisir la vertu non point par crainte du châtement mais en le persuadant des chagrins entraînés par le vice comme des joies offertes par la vertu. Une confiance absolue doit régner entre l'élève et la maîtresse. Celle-ci ne fait pas un cours apparemment. Elle établit une conversation. On prend le thé ensemble. Les enfants posent des questions. La discussion est admise et même provoquée. La maîtresse se réserve la conclusion raisonnable que les enfants adoptent toujours de bon gré. [...] Elle ne veut rien imposer. Les enfants doivent régler leur conduite d'après des principes qu'ils auront adoptés en toute connaissance de cause. Ainsi s'engagent-ils de bon cœur dans un chemin qu'ils croiront s'être eux-mêmes tracé. (Robain, p. 40)

Instruire agréablement et même sans que les élèves s'en aperçoivent, voilà la pédagogie selon M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont. Elle n'entend pas donner des cours comme au collège ou à l'université : ce qu'elle veut avant tout apprendre aux filles, c'est de raisonner par elles-mêmes. « Ne craignez point, Mademoiselle, vous ne venez pas à une école. C'est dans une société d'amies, d'où l'on a banni la flatterie, la contrainte & la dissimulation. » (Leprince de Beaumont, 1847, p. 33) Il est

vrai que dans les *Magasins*, nous remarquons que ce sont souvent les élèves qui choisissent le sujet du cours, à travers leurs questions, même si l'institutrice reste le guide ultime pendant ce voyage instructif. Et pourtant, même si les questions des élèves sont encouragées, quels sont les sujets les plus populaires dans l'instruction, selon M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont?

Il est vrai que la question est plutôt manichéenne. Néanmoins, il nous faudra admettre que, dans le projet pédagogique visant les plus petites, à savoir le *Magasin des Enfants*, la balance penche clairement vers le côté de l'apprentissage de la religion catholique. M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont est d'avis qu'une bonne connaissance des récits religieux, de l'*Ancien* et du *Nouveau Testaments*, représente la base de toute éducation, surtout celle des filles : « [...] il faut nécessairement savoir l'histoire. Hâtez-vous de l'apprendre, et ensuite je vous instruirai sur tout ce que vous voulez savoir. » (Leprince de Beaumont, 1847, p. 66)

Nous remarquons que, dans le *Magasin des Enfants*, Mademoiselle Bonne fait apprendre par ses jeunes disciples des « leçons » qui sont en réalité des chapitres de « l'Histoire Sainte ». Chaque jour, une ou plusieurs de ses élèves doivent raconter aux autres la leçon apprise, par exemple la jeune Marie, qui débute par l'histoire de la Genèse et le péché d'Adam et Ève; ensuite, c'est à Hélène de raconter l'histoire de Caïn et Abel et ainsi de suite.

Ce n'est qu'à partir du cinquième dialogue que le côté scientifique du *Magasin* apparaît pour la première fois, à savoir lorsque la petite Marie explique à Mademoiselle Bonne qu'elle voudrait bien garder un des papillons qu'elle vient d'attraper

pour le mettre dans un bol : elle propose de le nourrir afin d'obtenir toute une famille de papillons. L'institutrice profite de cette mauvaise réflexion pour lui apprendre que les papillons naissent sous l'apparence d'un ver, d'une chenille, pour ensuite se transformer en papillon. Nous remarquons que l'éducation scientifique offerte par la pédagogue se fait entièrement à la demande des filles. Celles-ci posent une question et l'éducatrice y répond au mieux. La seule matière qu'elle enseigne sans la demande des filles s'avère la géographie ainsi que l'histoire de France. Pourtant, la géographie demeure la matière la plus enseignée, après les leçons de morale et « l'Histoire Sainte ». M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont passe souvent à une leçon de géographie, expliquant par exemple la lecture des cartes, la position et le nom des différents continents, des termes comme « volcan », « île », « presqu'île », etc.

Il arrive également, mais ces cas sont très rares, que la pédagogue ne trouve pas de réponse à donner à une question, de nature plutôt scientifique, posée par une de ses élèves. Dans ce cas, elle a de nouveau recours à la religion catholique et à sa foi en Dieu pour la sauver de cette situation pénible :

Mademoiselle : « Voyez-vous, mes enfants, les savants ont dit beaucoup de choses pour prouver les moyens dont Dieu se sert pour soutenir ainsi la terre en l'air; mais je ne suis pas assez habile pour les bien entendre, ni vous non plus; il nous suffit de savoir que Dieu l'a voulu ainsi. » (Leprince de Beaumont, 1847, p. 234)

Qu'en est-il de l'éducation que propose M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont pour les élèves, ayant parcouru *Le Magasin des Enfants*, dans *Le Magasin des Adolescentes*?

Dès le premier dialogue, Madame Bonne annonce aux demoiselles l'arrivée de trois jeunes femmes qui suivront des

cours avec elles. L'institutrice informe ses élèves que l'une de ces jeunes femmes a écrit, lors de son voyage en France, un journal. La cousine de cette dernière s'est alors occupée d'écrire des contes de fées, des fables, etc. Lady Mary réagit à ses paroles en évoquant le conte de fées qu'elle vient d'écrire lorsqu'elle s'ennuyait, faute de livres. Le premier conte de fées dans le *Magasin des Adolescentes* est donc celui de la jeune élève de Madame Bonne. Il me semble que la pédagogue juge les filles prêtes à se mettre à la production littéraire, de quelque nature qu'elle soit, et qu'elle les encourage à franchir le pas dans ce domaine.

Nous devons de nouveau attendre cinquante-cinq pages avant que Madame Bonne ne commence sa première leçon, à savoir la géographie. Le premier cours de philosophie est réclamé par ses élèves. Néanmoins, tout cela reste très vague, car comme Madame Bonne le dit, « ce que je vous en apprendrai sera bien peu de chose, car je ne suis pas fort habile » (Leprince de Beaumont, 1847, p. 83). Elle se définit même comme étant « fort ignorante » en la matière et, finalement, ses leçons portant sur la philosophie morale se transforment très vite en de simples leçons de morale et de bonne conduite : selon Madame Bonne, la philosophie morale se définit comme étant « l'art de vivre heureux en vivant vertueusement » (Leprince de Beaumont, 1760, p. 88).

Les contes de fées occupent beaucoup moins de place dans le *Magasin des Adolescentes* et rares sont les occasions où les élèves en réclament :

Lady Mary : « Et moi, ma Bonne, je l'aime mieux [l'Histoire Sainte] que les contes de fées; croiriez-vous bien, que je ne me soucie plus guère de ceux-là, parce que je pense que tout ce qu'il y a dans ces contes n'est pas vrai. »

Madame Bonne : « C'est que vous commencez à être une grande fille. Les contes sont bons à amuser les enfants, & quand on devient grande & raisonnable, on aurait honte de ne s'occuper que de choses fausses [...]. » (Leprince de Beaumont, 1760, p. 112)

### ***Quelle image se fait-elle de la femme savante et à quoi lui servent ses connaissances?***

La première question que nous nous posons est de savoir si M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont a bien l'intention de former des femmes savantes. La réponse est ambiguë, car notre gouvernante vise certes à instruire les filles qui assistent à ses cours, mais ceci plus pour lutter contre l'ignorance des femmes que pour en faire des « femmes savantes ». L'enseignement qu'elle leur offre n'est somme toute pas de nature scientifique et est incomparable à celui qu'on donne aux garçons. Comme nous venons de le constater, l'apport scientifique est négligeable<sup>7</sup> et les leçons de morale, les cours de bonne conduite ainsi que ceux portant sur *l'Histoire Sainte* constituent la préoccupation première dans l'éducation des jeunes femmes. M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont vise donc à notre avis plutôt à former des femmes du monde qui ont des connaissances de base en chaque matière qu'à transformer ses élèves en intellectuelles. Les connaissances que les élèves acquièrent

---

<sup>7</sup> Voir Defrance, Lopez et Ruggiu (1988, p. 35) : « Sous une apparence d'ouverture, cette nouvelle instruction est toujours marquée de superficialité. De la même manière que, dans les arts, le génie est un apanage masculin, l'érudition est de mauvais aloi chez une jeune fille. Dépassant le stade élémentaire, la demoiselle sort de son rôle et se marginalise. Seule exception à la règle d'une superficialité du savoir féminin : l'économie domestique. Jugée autrefois indigne d'entrer dans l'ordre des préoccupations aristocratiques (si ce n'est dans l'éducation des Saint-Cyriennes), elle occupe en 1830 une place de premier plan parmi les connaissances considérées comme essentielles dans l'éducation féminine. »

répondent aux idées que la pédagogue se fait de la femme idéale et de la place de celle-ci dans la société<sup>8</sup>. Car si M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont offre à ses élèves toutes sortes de leçons, qu'elle les instruit et qu'elle les encourage même à lire, à écrire ou à devenir « philosophe », elle n'oublie jamais de leur inculquer leur premier devoir, qui demeure celui d'être une parfaite épouse et mère. C'est pour mieux remplir ce rôle que la pédagogue juge utile que les filles soient instruites :

Madame Bonne : « Outre qu'il est honteux d'être ignorantes, comme vous le dites fort bien; il y a encore une grande raison qui doit vous faire chercher à être instruites. Vous serez toutes mariées, Mesdames, & vous épouserez des hommes qui auront beaucoup étudié, voyagé, & qui devront être savants. Si vous ne savez parler que de vos coiffures, & que vous ayez un mari qui ait profité de son éducation, il s'ennuyera avec vous; il cherchera d'autres compagnie, parce qu'il ne connaîtra rien à votre conversation; au lieu que si vous êtes instruites, vous lui ferez aimer sa maison, & il sera charmé de s'entretenir avec vous. » (Leprince de Beaumont, 1760, p. 173)

Jeanne-Marie Leprince de Beaumont tente donc de créer des femmes modèles, des femmes parfaites. Selon elle, une telle femme a le goût de la lecture, aime s'instruire en vue de devenir vertueuse, agréable, et non pour se vanter de ses connaissances. Elle se comporte selon la bienséance et n'utilise jamais son

---

<sup>8</sup> Cf. Defrance, Lopez, Ruggiu, 1988, p. 33-34 : « Cette perception du rôle féminin, longtemps cantonnée dans le discours des pédagogues, trouve ici le contexte nécessaire pour s'imposer et devenir norme de comportement. Elle renoue avec une vision traditionnelle du rôle féminin. Se fondant sur le postulat de départ d'une inégalité des sexes (de nature et de droit), elle cantonne "naturellement" la femme dans un espace domestique, et l'exclut de la scène politique. Nul auteur, ici, à s'opposer à ces théories, comme avait pu le faire Riballier en 1785 ou Condorcet en 1791. Par la suite, les lois révolutionnaires ont elles-mêmes sanctionné le partage des tâches au niveau de l'instruction élémentaire, la seule dont elles se soient occupées dans le cadre de l'éducation féminine. »

savoir à des fins nuisibles pour autrui. Elle en use par contre pour faire ressortir ce qu'il y a de plus aimable chez autrui. Son savoir vise en premier lieu une meilleure éducation de ses propres enfants et l'aide à bien tenir son ménage : « L'aventure de l'esprit ne doit pas devenir important au point de faire négliger à la jeune fille l'essentiel de ses fonctions d'épouse et de mère. » (Havelange, p. 370) Autrement dit, la pédagogue sait ce qui est important dans la vie d'une femme, à savoir son ménage et non les vanités et les distractions frivoles comme les sorties en ville, les promenades, la fête, etc. : des écrivains, comme Boudier de Villemert, Grimm et Thomas tentent de

concilier la vie de l'esprit avec les tâches de la féminité, affirmant qu'une femme cultivée serait plus consciente de ses devoirs et les remplirait avec plus de discernement. D'accord avec les médecins, ils dénoncent le désœuvrement des femmes du monde et suggèrent que l'étude des lettres et des sciences, aussi bien que les tâches de la maternité, peuvent y remédier! (Hoffmann, p. 75-76)

Dans son plus célèbre conte de fées, *La Belle et la Bête*, la conteuse nous dévoile, à notre avis, sa vision concernant la femme intelligente, voire parfaite, car son idée de l'idéal féminin est directement lié au niveau d'instruction de la femme. Belle, le personnage principal du conte de fées, apparaît comme une jeune femme vertueuse (elle se sacrifie pour son père; elle ne se vante pas de son intelligence; elle aime faire le ménage et les travaux simples, etc.), intelligente (elle aime la lecture et elle parvient à regarder à travers la laideur de la Bête), catholique (elle s'adresse à Dieu et prie), forte (elle ne se laisse subordonner ou dominer ni par son père, ni par la Bête). Comme pour mieux faire ressortir la bonté et la sagesse de la Belle, la conteuse l'a mise en contraste avec son calque négatif, ses deux sœurs. Ces dernières se montrent orgueilleuses,

vaniteuses, ignorantes, frivoles, jalouses, méchantes, faibles, etc. D'ailleurs, leur mauvais caractère fera en sorte qu'à la fin du conte de fées, ces deux femmes seront punies et transformées de ce fait en statues de pierre. La seule façon pour échapper à leur destin fatal est de montrer du regret et du dépit pour ce qu'elles ont fait subir à leur sœur cadette. Car, selon M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont, une femme intelligente se définit surtout par sa capacité à se corriger et à transformer ses vices en vertus. Voilà la principale leçon que la pédagogue tente de transmettre à ses élèves.

\*

Ainsi, Jeanne-Marie Leprince de Beaumont se présente comme un personnage contradictoire, vu qu'elle prône l'instruction de la femme tout en lui défendant de montrer ses connaissances « en public ». La pédagogue va même jusqu'à dire qu'elle préfère une femme ignorante qu'une femme instruite / intellectuelle qui se vante de son savoir :

Madame Bonne : « Une des vertus de la société est de se prêter aux préjugés des autres, quand ils ne sont que ridicules : or, un des préjugés le plus établi, est que les femmes doivent être ignorantes. Il faut bien se garder de suivre ce préjugé en particulier, c'est-à-dire, de rester dans l'ignorance; mais il ne faut pas contredire ceux qui l'ont adopté. Ainsi il faut cacher avec soin les petites études que nous faisons ensemble, & vous comporter avec les ignorants, comme si vous l'étiez vous-mêmes. Il y aurait de la cruauté de vouloir humilier les autres, parce que vous savez quelques bagatelles qu'elles ignorent. Ne cherchez donc jamais à faire étalage d'esprit & de savoir; c'est un si grand défaut, que je lui préfère l'ignorance. » (Leprince de Beaumont, 1760, p. 90-91)

Ses élèves sont encouragées à écrire (des journaux, des contes, des historiettes, des fables, etc.) sans être autorisées à montrer

leur texte, sauf à des personnes très intimes, par exemple aux élèves ainsi qu'à elle-même dans son cours. Une autre contradiction se trouve dans l'idée que les femmes doivent être instruites, mais à une fin non scientifique, seulement domestique, notamment pour plaire à leur mari et pour mieux pouvoir assurer l'instruction des enfants et l'organisation du ménage. En dernier lieu, M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont est d'avis que la femme présente un potentiel similaire à celui de l'homme quant à l'acquisition de savoirs.

Il nous semble alors qu'il y a un certain antagonisme dans la vision sur la femme intelligente de M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont, car, d'un côté, elle la voit autant instruite et dotée des mêmes savoirs que la gent masculine et, de l'autre, sa vision correspond à la réalité de l'époque, en idéalisant la femme au foyer qui s'occupe de son ménage, de son mari et de ses enfants, et qui se doit de cacher ses connaissances éventuelles, car les sciences restent l'apanage de l'homme.

## Bibliographie

- ARTIGAS-MENANT, Geneviève. (1991), « La vulgarisation scientifique dans *Le Nouveau Magasin français* de M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont », *Revue d'histoire des sciences*, t. 44, n<sup>os</sup> 3-4, p. 343-357.
- ASTBURY, Katherine et Marie-Emmanuelle PLAGNOL-DIEVAL. (2004), *Le Mâle en France, 1715-1830. Représentations de la masculinité*, Bern, Peter Lang.
- BAIDER, Fabienne H. (2004), *Hommes galants, femmes faciles : étude socio-sémantique et diachronique*, Paris, L'Harmattan.
- CRAGG, Olga B. et Rosena DAVIDSON. (1998), *Sexualité, mariage et famille au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- DEFRANCE, Anne, Denis LOPEZ et François-Joseph RUGGIU. (1988), *Le Magasin des Enfants, La littérature pour la jeunesse (1750-1830)*, Montreuil, Bibliothèque Robert-Desnos, Association Bicentenaire.
- . (2007), *Regards sur l'enfance au XVII<sup>e</sup> siècle*, Actes du colloque du Centre de Recherches sur le XVII<sup>e</sup> siècle européen (1600-1700), Tübingen, Gunter Narr Verlag.
- GEFFRIAUD ROSSO, Jeannette. (1984), *Études sur la féminité aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Pisa, Libreria Golliardica.
- GILLEIR, Anke, Alicia C. MONTOYA et Suzan VAN DIJK. (2010), *Women Writing Back/Writing Women Back: Transnational Perspectives from the Late Middle Ages to the Dawn of the Modern Era*, Leiden, Koninklijke Brill NV.

- HAASE DUBOSC, Danielle. (2001), « Intellectuelles, femmes d'esprit et femmes savantes au XVII<sup>e</sup> siècle », *Clio*, n° 13, <<http://clio.revues.org/133>>.
- HAASE DUBOSC, Danielle et Éliane VIENNOT. (1991), *Femmes et pouvoirs sous l'ancien régime*, Paris, Editions Rivages.
- HAVELANGE, Isabelle. (1996), « 1650-1830 : des livres pour les demoiselles? », *Cahiers de la recherche en éducation*, vol. 3, n° 3, p. 363-376.
- HOFFMANN, Paul. (1979), « Ambiguïté du féminisme des Lumières », *Travaux de linguistique et de littérature*, vol. XVII, n° 2, p. 59-76.
- LATAPIE, Sophie. (2004), « Un dispositif intégré. Le conte dans le *Magasin des enfants* de M<sup>me</sup> Leprince de Beaumont », *Féeries*, vol. 1, p. 125-14, < <http://feeries.revues.org/76> >.
- LEPRINCE DE BEAUMONT, Jeanne-Marie. (1847), *Le Magasin des enfants*, Paris, Librairie pittoresque de la jeunesse, 2<sup>e</sup> éd.
- . (1760), *Magasin des adolescentes, ou Dialogues entre une sage gouvernante & plusieurs de ses élèves de la première distinction*, Londres, t. 1-4.
- MICHON, Jacques et Jean-Yves MOLLIER. (2001), *Les Mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'an 2000*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- PFEIFFER, Jeanne. (1991), « L'engouement des femmes pour les sciences au XVIII<sup>e</sup> siècle », dans *Femmes et pouvoirs sous l'ancien régime*, Paris, Éditions Rivages.
- PICAUD, Carine. (2001), « Jeanne-Marie Leprince de Beaumont De la morale avant toute chose », dans *Il était une fois... les*

*contes de fées*, Paris, Seuil / Bibliothèque Nationale de France.

PREVOST, Abbé. (1816), *Œuvres choisies de Prévost avec figures, tome vingt-cinquième*, Paris, Grabit librairie.

RÉTIF DE LA BRETONNE, Nicolas Edme. (1786), *La Paysanne pervertie, ou les dangers de la ville*, vol. 2, Paris, chez la veuve Duchesne.

ROBERT, Raymonde. (2002), *Le Conte de fées littéraire en France de la fin du XVII<sup>e</sup> à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion.

RAYNARD, Sophie. (2002), *La Seconde Préciosité. Floraison des conteuses de 1690 à 1756*, Tübingen, Gunter Narr Verlag Tübingen.

REYNAUD, M.-A. (2002), *Madame Leprince de Beaumont 1711-1780*, Paris, Éditions Publibook.

ROBAIN, Jean Marie. (2004), *Madame Leprince de Beaumont intime*, Genève, Slatkine Erudition.

## Résumé

Les contes de fées moralisateurs de la conteuse et pédagogue Jeanne-Marie Leprince de Beaumont, destinés aux jeunes filles de la noblesse anglaise, montrent très clairement que, selon elle, la religion n'est pas l'antagoniste de la raison et que, au contraire, les deux sont nécessaires pour former un esprit « parfait ». L'étiquette de la religieuse est-elle incompatible avec celle de la savante? Son cas demeure délicat puisque nous constatons qu'elle prêche d'une part une instruction complète pour les jeunes filles, car elle les juge capables de raisonner tout aussi bien que les hommes, à condition qu'on les instruisse dans ce sens, tout en défendant d'autre part l'image de la femme au foyer.

## Abstract

The moral fairy tales of the 'conteuse' and pedagogue Jeanne-Marie Leprince de Beaumont were written for young girls of British noblemen. Her fairy tales show that the author doesn't think of religion and intelligence as being incompatible. On the contrary, she believes that both are necessary to form a 'perfect' intellect. Is it true then that a religious mind is incompatible with that of a 'wise' mind? Her case is contradictory, as Madame Leprince de Beaumont fights for a complete education for girls, equivalent to the education for boys. She believes girls and boys to be equally intelligent provided that they are given the same opportunities. On the other hand however, she defends the ideal position for women as being the perfect housewives.